

Report of the Annual Meeting Rapports annuels de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Habits gris et chemise rouge

Léopold Lamontagne

Volume 29, numéro 1, 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300314ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300314ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, L. (1950). Habits gris et chemise rouge. *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, 29(1), 20–29.
<https://doi.org/10.7202/300314ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1950

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HABITS GRIS ET CHEMISE ROUGE

Le major LÉOPOLD LAMONTAGNE
Collège militaire royal, Kingston

LE CANADA, en moins de cent ans, a participé en hommes, en dollars et en matériel à quatre conflits armés outre-mer. La première expédition remonte au lendemain de la Confédération, alors que plus de cinq cents sujets canadiens de Sa Majesté la reine Victoria, autorité suprême de l'Église d'Angleterre, sont allés défendre les Etats du pape Pie IX, chef spirituel de l'Église catholique. Ce fut une campagne peu sanglante mais fort retentissante, peut-être pas très glorieuse mais certainement curieuse à plus d'un égard.

Depuis 1859, Victor-Emmanuel, Cavour et Garibaldi travaillent à conquérir l'Italie. Garibaldi apporte pour sa part la Sicile et le royaume de Naples. Le roi de Sardaigne-Piémont reçoit en cadeau la Lombardie et il annexe l'Italie centrale, puis la Marche et l'Ombrie, enlevées au pape après la bataille de Castelfidardo. Cette défaite qui met en deuil tous les cœurs catholiques éveille un premier écho en terre canadienne; elle fait vibrer la lyre de notre barde national, Octave Crémazie, qui chante la gloire des Zouaves belges et français de Lamoricière :

... ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu¹.

L'AVANT-GARDE

Or, à cette époque, vivent à Paris quelques étudiants canadiens qui s'intéressent de près à la révolution italienne et qui ne partagent pas les mêmes idées à cet égard. C'est ainsi que nos premiers combattants s'enrôlent à Paris, comme des frères ennemis, en deux camps adverses. L'un, Arthur Buies², étudiant au Lycée Saint-Louis, endosse la chemise rouge des Garibaldiens en juin 1860 et part pour la Sicile nouvellement conquise. L'autre, Benjamin Antoine Testard de Montigny³, jeune avocat de Montréal en stage d'études dans la Ville Lumière, revêt la tenue grise des soldats du Pape le 15 janvier 1861. Spectacle étonnant que de voir ces deux hommes de vingt ans, catholiques de naissance, se distinguer d'une si différente façon. Le premier a été mis à la porte de trois collèges canadiens, il s'est échappé d'un quatrième à Dublin et il vient de manquer son baccalauréat au cinquième, à Paris. Le second, élève modèle au seul collège de Joliette, puis avocat au barreau de Montréal, a toujours fait la consolation de ses maîtres. Buies fut aussi avocat et, par surcroît, membre le plus actif et le plus libéral de l'Institut canadien, jusqu'à en devenir le secrétaire. De Montigny fut élu président de l'organisme rival, fondé par

¹Octave Crémazie, *Oeuvres complètes* (Montréal, 1882), 196.

²Arthur Buies, homme de lettres, né à Montréal en 1840, mort à Québec en 1901.

³B. A. T. de Montigny, magistrat et écrivain. Né à Saint-Jérôme (Qué.) en 1838, mort à Montréal en 1899.

l'Évêché : l'Institut canadien-français. L'un écrit l'éloge de Garibaldi, l'autre est l'un des fondateurs du comité des Zouaves canadiens et plus tard président de l'Amicale des anciens Zouaves. L'un fonde la *Lanterne*, journal anticlérical, ultralibéral et presque révolutionnaire; l'autre, le *Franc-Parleur*, hebdomadaire ultramontain et conservateur. Deux types très attachants qui, par des voies si diverses, pour ne pas dire contraires, ont fini par se rejoindre dans le vaste sein du curé Labelle, le roi du Nord, et devenir, enfin d'accord, deux zéloteurs de la colonisation.

Mais, pour une chemise rouge, il y eut plusieurs centaines d'habits gris. Au début, toutefois, l'enrôlement est bien équilibré : un garibaldien, un pontifical; un Canadien-français, un Irlandais. En effet, Hugh Murray⁴, qui a abandonné ses études de médecine pour entrer à la rédaction du *Journal of Education*, retrouve de Montigny à Rome en juillet 1861. La troisième recrue, qui se fait attendre six ans, s'enrôle aussi à l'étranger et, cette fois, pour fins de diversité, en Angleterre. Il s'agit d'Alfred Larocque, jeune homme appartenant à une riche famille de Montréal, qui vient de terminer ses études au Collège de Stonyhurst⁵. Il va rejoindre Murray en février 1867. Tous deux prennent part à la bataille de Mentana le 3 novembre de la même année. Larocque y reçoit deux balles, l'une dans la bouche et l'autre dans l'épaule. Le sergent Murray qui commande une demi-compagnie est blessé au bras droit⁶.

Après cette victoire papale où le sang canadien a coulé, il y eut encore quelques départs isolés⁷; mais, jusqu'ici, pas d'effort concerté dans le domaine du recrutement. Aucun mot d'ordre n'est encore venu de la hiérarchie religieuse.

LA CAMPAGNE DE RECRUTEMENT

Il appartenait à l'ordinaire de Montréal, Mgr Ignace Bourget, le plus romain de tous les évêques canadiens, d'inaugurer la campagne de recrutement. Il le fait d'abord sans grand appareil, dans une petite annonce lue dans la cathédrale de Montréal le 17 novembre 1867 et reproduite dans la presse le lendemain. Il recommande Larocque aux prières, puis il souligne l'honneur que le blessé de Mentana fait rejaillir sur sa ville et sur son pays. Il rappelle ensuite les demandes de nombreux jeunes gens qui veulent secourir Pie IX. Et il ajoute : « Il est à croire que... il y a dans notre jeune Canada... assez de richesses pour équiper un bataillon canadien »⁸. L'évêque de Montréal, sous le prétexte d'une recommanda-

⁴Hugh Murray, né à Montréal en 1836. Sa famille déménage à Québec la même année. Il obtient son B.A. en 1856. Neveu de Mgr Horan, évêque de Kingston.

⁵Collège catholique du Lancashire, Angleterre.

⁶*London Weekly Register*, 15 décembre 1867, cité dans E. L. de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux* (Montréal, 1868), 10-13.

⁷Mentionnons, en janvier 1868 : Wilfrid Prendergast, avocat; Gédéon Désilets, étudiant en notariat et Gaspard Hainault, étudiant en médecine qui, pour défrayer les dépenses de voyage, vendent même leurs livres, des hardes et d'autres objets, tant était vif leur désir de partir; en février : Alphonse Têtu et Napoléon Courteau de Québec; en mars, Gustave Drolet, avocat.

⁸*Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal, depuis son érection* (Montréal, 1869-1919), V, 270 et suiv.

tion aux prières, non seulement laisse percer ses vues mais il indique un programme très précis de recrutement « équiper un bataillon canadien ».

C'est un prône d'une extrême habileté oratoire mais d'une grande imprudence politique. En effet, c'était s'exposer à de sérieux embarras, même pour un évêque, que de proposer, dans un pays britannique, la formation d'un « bataillon canadien » qui irait à l'étranger participer à un conflit où l'Angleterre n'avait pas encore officiellement pris parti.

Mais le prélat ne s'inquiète pas de la raison politique; il revient officiellement à la charge le 8 décembre suivant dans une lettre pastorale à ses diocésains; il y expose un projet visant à recueillir \$100,000 dans son territoire, soit 30 sous par tête. Cette fois, l'évêque parle d'un groupe de jeunes gens qui veulent se charger de l'organisation d'un corps de Zouaves canadiens, puis il fait cette restriction encore assez téméraire : « Nous demeurons étranger à ce mouvement laïque, mais nous vous l'avouons, nous le bénissons de tout notre cœur et nous lui souhaitons un plein succès »⁹.

Cette réserve du prélat n'est que superficielle; en réalité, c'est une position officielle; tout le monde sait en effet qu'il a été l'âme dirigeante de l'œuvre des Zouaves. C'est bien d'après ses conseils et avec sa bénédiction que le 19 décembre se forme dans une des salles de l'Institut canadien-français, succursale de l'évêché, le Comité canadien des Zouaves pontificaux. Donnons encore à Mgr Bourget le crédit d'avoir organisé et soutenu de nombreuses croisades de prières et de non moins nombreuses quêtes. Dans presque tous ses mandements de l'époque, il parle de ses Zouaves. C'est lui qui demande aux religieuses de fabriquer de leurs mains un uniforme temporaire pour ses recrues. C'est lui qui soumet ses nouveaux soldats à une retraite particulière avant le départ, qui leur distribue toutes sortes d'objets de piété, qui bénit leur drapeau. C'est donc Mgr Bourget, l'évêque de Montréal, qui a joué en quelque sorte le rôle de ministre de la Défense nationale à l'égard des Zouaves pontificaux canadiens. Aussi le sculpteur Philippe Hébert, un ancien, a-t-il été bien inspiré dans l'un des bas-reliefs de son monument Bourget quand il a fixé dans le bronze le digne prélat entouré de ses troupes.

Son sous-ministre a été le futur évêque des Trois-Rivières, Mgr Louis-François Lafleche, lui aussi très attaché aux traditions romaines. Déjà, le 17 décembre 1860, alors qu'il était supérieur du Séminaire de Nicolet, il avait prononcé, en la cathédrale des Trois-Rivières, un sermon retentissant sur la question romaine et les Zouaves pontificaux de Lamoricière. Aussi, rien d'étonnant que Mgr Bourget l'ait choisi comme prédicateur à la cérémonie de départ des Zouaves canadiens, le 18 février 1868, en l'église Notre-Dame de Montréal. L'orateur, indisposé, doit couper son sermon aux deux-tiers; les journaux tâcheront le lendemain de suppléer à cette défaillance.

A côté de ces chefs nationaux, il y eut pour ainsi dire des représentants régionaux dans la personne des évêques qui ont tous soutenu avec plus ou moins de chaleur la campagne de recrutement des Zouaves appelés « milice sacrée » par l'archevêque de Québec, et « sainte milice » par

⁹*Ibid.*, 271.

l'évêque d'Ottawa. Les chefs de paroisse à leur tour ont servi en quelque sorte d'officiers de recrutement. C'est en effet le curé qui transmet directement à ses ouailles les exhortations de l'évêque. De plus, c'est lui qui éclaire la décision des jeunes gens qui viennent le consulter. Ainsi, pas un postulant n'est accepté sans la recommandation de son pasteur. Enfin pour compléter le dossier, ajoutons qu'au moins dix ecclésiastiques et un grand nombre d'étudiants sortent des séminaires, dirigés par le clergé, pour se faire soldats du Pape et que les Zouaves comptent au moins 6 aumôniers pour un corps expéditionnaire de quelque 500 hommes.

LE COMITÉ CANADIEN DES ZOUAVES PONTIFICAUX

Ainsi, la hiérarchie catholique prend une part directe et active au recrutement des Zouaves pontificaux canadiens tout autant que n'importe quel ministère de la Défense nationale en temps de guerre; toutefois elle a délégué ses pouvoirs administratifs à ce que Mgr Bourget appelait « un mouvement laïque », le Comité canadien des Zouaves pontificaux.

Il s'agit d'un groupe d'une dizaine de civils déjà influents dans la vie publique de la métropole, parmi lesquels on compte l'ancien Zouave Alfred Larocque. La première directive de cet état-major reflète évidemment l'attitude du ministre : « Le Comité n'enrôle ni ne recrute personne pour le compte d'une puissance en guerre avec un pouvoir ami de la Grande-Bretagne; son but est de régulariser et consolider le mouvement qui se fait parmi les Catholiques du Canada en faveur de la cause du Souverain Pontife »¹⁰.

Est-il besoin de souligner que cette déclaration est toute cousue de fil d'or ? A toutes fins pratiques, que la recrue signe son engagement au Canada ou à Rome cela n'importe guère puisque chacun paie ses frais de voyage. Toutefois, officiellement, le gouvernement de Sa Majesté n'a rien à redire : ces jeunes gens partent en touristes et selon une formule très heureuse capable de satisfaire les diplomates les plus retors : « Ils ne sont encore que des soldats d'intention »¹¹.

Un autre rôle non moins important du Comité c'est de recueillir les souscriptions qui viennent de tous les coins du pays; cependant, il est plus qu'une agence de recrutement ou un organe logistique; il tient lieu auprès de ses administrés de nos Services auxiliaires. Il va même jusqu'à s'occuper de l'instruction et des projets d'avenir des Zouaves, sans parler des douceurs et des gâteries qu'il leur procure. Le Comité a de la sorte le droit de se montrer d'autant plus complaisant qu'il a été sévère dans le choix des recrues.

LES QUALITÉS REQUISES

Il n'était pas facile en effet de devenir soldat même d'intention. D'abord, les volontaires doivent fournir de quoi payer les frais de voyage aller-retour, acheter leur équipement et défrayer leur entretien pendant

¹⁰Lettre du Comité des Zouaves pontificaux, 14 juin 1868. Voir de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux*, 35.

¹¹*Tribune* (New-York), 22 février 1868. Cf. de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux*, 152.

les deux années de leur service. Des Américains et des Canadiens des provinces anglaises qui veulent se joindre au contingent canadien, le Comité exige la somme de \$400 or. Pour les Québécois, on est apparemment un peu moins exigeant et on se contente de \$100 par homme. Il est vrai que de nombreuses quêtes organisées dans chaque paroisse du Bas-Canada peuvent combler la différence.

Mais on est bien plus exigeant sur les qualités morales que sur la question financière, et c'est encore à Mgr Bourget qu'on doit recourir pour entendre du chef même l'énumération des aptitudes requises : « Il faut, pour être admis au nombre des volontaires, avoir des sentiments assez élevés pour savoir se faire respecter par une conduite digne et honorable... Il faut qu'ils soient vraiment dévoués et capable de supporter avec courage et même avec joie les travaux, les fatigues, les dégoûts, les ennuis de la vie de soldat... Il faut qu'ils aient une assez bonne éducation pour pouvoir parvenir à quelque grade, servir dans les bureaux et étudier à Rome et enfin acquérir des connaissances qui pourront les rendre utiles à leur pays. »¹²

De toutes ces exigences, je voudrais relever celle qui a trait à l'éducation. Les Zouaves canadiens étaient des jeunes gens instruits. Les premiers volontaires comptaient des hommes de profession, des étudiants et une dizaine d'ecclésiastiques. Ces gens, semble-t-il, ont donné le ton. Aussi, lors du passage du premier contingent aux Etas-Unis, le *New York World* se croit-il en droit d'affirmer : « Plusieurs d'entre eux sont des jeunes gens favorisés de la fortune et les trois-quarts, au moins, ont reçu une éducation classique »¹³.

Cette proportion, peut-être un peu élevée pour les derniers contingents, est assez juste pour le premier qui s'est surtout recruté dans les collèges classiques. Une lettre datée de Rome après l'arrivée du quatrième détachement vient corroborer cette opinion : « ... sur 200 Canadiens présents sous les drapeaux de Pie IX, 100 ont terminé leurs études classiques et se disposaient à exercer des professions libérales... Douze, déjà distingués dans le barreau, ont abandonné leur carrière... Cinq se sont résignés à changer la sainte robe du séminariste contre l'uniforme des Zouaves. »¹⁴

Les dossiers qu'il m'a été permis de consulter aux Archives des Zouaves¹⁵ appuient ces chiffres de très près. Sur 227 fiches personnelles on compte 100 cours classiques, soit bien près de la moitié.

Il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter que parmi ces 227 volontaires, 48 avaient obtenu leur certificat de cadet de première ou deuxième classe. D'après la *Tribune* de New-York : « ... cinquante d'entre eux [dans le 1^{er} contingent de 135 hommes] sont des gradués des écoles militaires et un plus grand nombre ont porté les armes contre les Fénéniens »¹⁶.

¹²*Mandements*, V, 482.

¹³*New York World*, 22 février 1868. Cf. de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux*, 153.

¹⁴*La Voix du Golfe* (Rimouski, Qué.), 4 août 1868.

¹⁵Château Ramezay, Montréal.

¹⁶*Tribune*, 22 février 1868.

Quant aux aptitudes physiques on paraît avoir été également assez minutieux. Le volontaire, une fois examiné et accepté par le médecin de sa localité, se rend à Montréal par le Grand Tronc, à prix réduit; il y reçoit hospitalité gratuite. Il passe au bureau du Comité, puis chez le photographe, et enfin devant une commission de trois médecins, parmi lesquels il est assez curieux de relever le nom d'un professeur d'obstétrique. On veut évidemment sonder tous les secrets !

LE PREMIER CONTINGENT

Et c'est ainsi que se forme le premier contingent. Il y eut 804 offres de service; on en accepta 135. Il est cependant difficile d'envoyer ces soldats à la queue leu leu, en habits civils. Non ! ils auront un uniforme et c'est Mgr Bourget qui en confie la fabrication à ses chères sœurs, « anges de la terre travaillant pour leurs frères ». Mais un contingent de laïques en uniforme ne peut se passer d'un drapeau. Cette fois, l'abbé Rousselot, curé de Notre-Dame, ravit à son supérieur épiscopal, la faveur d'en faire don aux Zouaves. Mgr Bourget ne pourra se permettre que la bénédiction. Le dessin est confié au sculpteur Napoléon Bourassa. La devise des Zouaves canadiens : « Aime Dieu et va ton chemin » est écrite en lettre rouge sur le fond de l'écu qui est au champ d'azur, traversé d'un chevron d'argent sur lequel on voit deux feuilles d'érable, et au milieu un castor¹⁷. Ce sont les Dames de l'Hôpital Général de Montréal qui exécutent l'œuvre de Bourassa.

Maintenant le départ est fixé au 19 février. Trente mille personnes y assistent. A New-York, à Brest, à Paris, à Lyon, à Marseille, on rivalise d'enthousiasme à l'égard de nos « Croisés » qui débarquent à Rome le 10 mars. On accorde aux volontaires canadiens des honneurs dignes des plus grands triomphateurs romains. Il ne manquait à leur suite que les généraux vaincus, mais Garibaldi n'avait pas voulu se laisser attraper. Les attendaient à la gare tous les officiers supérieurs de l'armée pontificale, une multitude de Zouaves, musique en tête, un peuple innombrable, et comme une belle couronne, Leurs Majestés le roi et la reine de Naples. Le capitaine Taillefer, un peu ému, range ses troupes sur le quai de la gare, les met au garde-à-vous par un retentissant « Attention », car il commande en anglais, et il va présenter ses hommes à son futur chef, le lieutenant-colonel de Charette. Les oies du Capitole ont dû pousser un cri d'effroi en voyant apparaître ces guerriers sans armes, munis d'un drapeau portant castor et feuilles d'érable ! De Charette qui sans doute songe déjà à l'emploi d'interprètes pour l'instruction de ces nouvelles troupes s'adresse en anglais à Taillefer qui répond en français à la grande joie du baron : « Comment, j'ai le bonheur de presser la main à des compatriotes ! Les Canadiens sont donc de vrais Français ! C'est splendide ! »¹⁸

¹⁷Pour une description complète, voir de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux*, 38. Ce drapeau est conservé à la cathédrale Saint-Jacques de Montréal, dans la chapelle du Sacré-Cœur où l'on trouve également quatre tablettes de marbre portant le nom des Zouaves canadiens.

¹⁸C. E. Rouleau, *Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX* (Québec, 1881), vii.

Après un défilé triomphal dans les rues de Rome, on les caserne dans un couvent de franciscains. Le lendemain, 11 mars, ils signent l'engagement officiel pour deux ans dans l'armée pontificale, puis ils commencent immédiatement l'exercice.

LA JOURNÉE DU ZOUAVE

La *tromba* sonne le réveil à cinq heures alors que le troupiier reçoit, dans un gobelet en fer-blanc, un demi-litre de café noir. Le lever a lieu une demi-heure plus tard, puis l'appel se fait à six heures et demie. L'exercice commence aussitôt et dure jusqu'à 9 heures et demie, moment où l'on se rend à la cuisine prendre une gamelle de soupe. On recommence de midi à 3 heures et demie, puis le reste du jour, jusqu'à 8 heures, est consacré aux corvées et au nettoyage. Vers 5 heures les estomacs sont vides; la soupe du matin est oubliée depuis longtemps. Alors c'est le rata, repas de légumes : haricots et pommes de terre à l'eau. La retraite sonne à 9 heures et demie et à 10 heures, extinction des feux. Cependant, on peut acheter à un demi-sou une formule de permission que le zouave remplit et que le capitaine signe — parfois. Il existe des permissions de dix heures, de théâtre ou de la nuit.

Comme dans toute autre armée, il y a moultes corvées : corvée de pain, corvée de vivres, corvée de soupe, corvée de cuisine, corvée de quartier et d'autres encore.

Le service est très dur. Il est coutumier de marcher huit à neuf milles avant le déjeuner, avec soixante livres sur le dos et le fusil Remington¹⁹. La marche quotidienne est en moyenne de 24 à 30 milles par jour.

Les Canadiens qui sont envoyés à Villettri, le 9 juin, pour chasser les brigands dans les montagnes environnantes sont en service presque jour et nuit, mais ils réussissent à faire disparaître cette menace contre Rome. Leur mission terminée, ils reviennent s'installer aux Termini mais repartent aussitôt pour le camp d'Annibal, endroit même où le général carthaginois établit ses quartiers avant la bataille de Trasimène. Ils parcourent cette distance de 24 milles en 10 heures. On mentionne même un combat simulé d'une nature très sérieuse dans la nuit du 20 août alors que l'un des camps cherche à s'emparer de la ville d'Albano pendant que l'autre la défend. On mettait donc déjà beaucoup de réalisme dans l'instruction. C'est ainsi que l'un de ces « Zouzous » pouvait plus tard affirmer : « Dans aucune armée d'Europe, le service militaire n'est aussi rude et aussi pénible que l'était celui des Zouaves à Rome. Nous n'avions que sept sous par jour et par homme à manger à l'ordinaire; jamais de vin dans un pays où le plus pauvre paysan en boit journellement. »²⁰

La solde est aussi maigre que la nourriture : d'abord 3 sous par jour, puis, bientôt, augmentation descendante à 2 sous « qui ne suffisent même pas à acheter ce qu'il faut pour s'astiquer »²¹.

¹⁹Le Remington, de fabrication danoise, tirait jusqu'à quinze coups à la minute.

²⁰Gustave Drolet, *Zouaviana* (Montréal, 1898), 415.

²¹Archives Buies, chez Mme Auguste Côté, Rimouski (Qué.). Lettre d'Estimauville à Buies, 23 juin 1868.

LES ÉTUDES

D'ailleurs, ils ne font pas que s'exercer. Ils profitent de leur séjour à Rome pour visiter et s'instruire. D'abord ils ont tous été reçus en audience par le Pape et ils ont admiré les trésors artistiques du Vatican. Ils ont visité les lieux célèbres par leur histoire romaine et rafraîchi leurs souvenirs classiques. Leurs lettres sont remplies de noms et d'allusions historiques. Aussi leur aumônier peut-il affirmer plus tard : « ... votre séjour en Italie vous a appris à étudier l'histoire sur les blocs de marbre et de granit et vous a initiés à l'étude et à la connaissance des beaux-arts »²².

Il existe même des cours du soir où ils étudient l'italien. Aussi, les Canadiens servent-ils souvent d'interprètes pour l'instruction sur le service de place et le tir, parmi ces troupes composées de Français, d'Espagnols, d'Allemands, d'Anglais, de Hollandais et même d'Africains.

Parce qu'ils sont studieux et appliqués, ils sont aimés de leurs chefs. Le colonel Allet est allé jusqu'à dire « qu'avec 10,000 Canadiens il se faisait fort de parcourir toute l'Italie en vainqueur »²³. Et de même que le R 22^e R se glorifie à juste titre d'avoir veillé sur le palais de Buckingham, ainsi les Zouaves canadiens sont légitimement fiers d'avoir monté la garde à Saint-Pierre de Rome, le 8 décembre 1869, à l'ouverture du Concile Oecuménique qui réunit tous les princes de l'Eglise. Nos Zouzous restent debout pendant près de dix heures consécutives après n'avoir pris le matin qu'un demi-litre de café noir.

S'ils constituent, au dire même du général Kansler, « un bon élément », si le colonel Allet veut « les disperser dans différentes compagnies afin qu'ils agissent plus puissamment par leur bon esprit sur tout le régiment », si le lieutenant-colonel de Charette qui les commande les appelle familièrement ses « castors » et qu'il est si fier d'eux, c'est que les Canadiens ont un bon moral.

Ces qualités ne pouvaient passer inaperçues aux yeux de l'autorité supérieure. Aussi je crois que les Canadiens ont eu plus que leur part de promotions. Rappelons que le zouave Hugh Murray, sergent à la bataille de Mentana, passe sous-lieutenant, puis lieutenant. L'autre officier eut une carrière assez curieuse. Il s'agit du zouave Joseph Taillefer. Capitaine de milice avant son départ du Canada, il commande jusqu'à Rome le 1^{er} contingent, sous les ordres du chanoine Moreau. A son arrivée, il doit abandonner ses épaulettes et rentrer dans le rang. Mais ses chefs ont vite reconnu ses qualités et le nomment caporal. Dès le mois de mai, il passe sergent et devient instructeur. On jugera facilement de ses aptitudes de chef par cette appréciation du cardinal Antonelli, ministre des armes du Pape : « ... à l'époque de la promotion de M. Taillefer au grade de sous-lieutenant, on l'avait fait passer avant un prince qui avait plus de service et dont la conduite était très satisfaisante car cette promotion a été en même temps une récompense des mérites personnels du nouveau gradé et la reconnaissance de la bonne conduite du corps des Canadiens »²⁴.

²²*Bulletin de l'Union Allet* (Montréal), 25 mars 1874, 97.

²³Voir de Bellefeuille, *Le Canada et les Zouaves pontificaux*, 202.

²⁴C. E. Rouleau, *Souvenirs*, 235.

Quant aux sous-officiers, ils furent nombreux. Déjà en juillet, il y a 42 Canadiens à l'école des gradés. Au tableau des promotions, sur 174 noms rapportés, on relève 33 sergents et 57 caporaux. C'est dire que les troupes canadiennes et une partie des compagnies étrangères étaient encadrées de sous-officiers canadiens.

Mais si l'on peut vanter la belle formation intellectuelle et militaire du Zouave canadien, on ne saurait louer sa valeur guerrière car il n'a guère participé au combat. Il a mieux connu les années d'attente que les heures d'action. Bon soldat en garnison, il eut certes montré de la vaillance au combat. Lors du siège de Rome, il y avait plus de deux cents Canadiens; le combat n'a duré que cinq heures. Les Canadiens se trouvent à peu près tous à la porte Pia où va porter le gros de l'attaque. Ils sont prêts à combattre jusqu'à la mort. On est à l'aube du 20 septembre. Le lieutenant Taillefer entend creuser; vite il part en reconnaissance, puis découvrant les travaux de l'ennemi, il envoie un message demandant l'intervention de l'artillerie. Il reçoit un refus qui est en même temps un ordre : « Pas d'attaque de notre part; il faut laisser l'ennemi commencer »²⁵.

Cette réponse très chevaleresque mais peu conforme aux principes de la guerre indiquait déjà que la défense de Rome serait toute symbolique. Aussi dès que les assaillants pratiquent une brèche près de la porte Pia, le Pape fait hisser le drapeau blanc afin d'éviter une effusion inutile de sang. Les Canadiens à la vue du signal de capitulation éprouvent un sentiment de stupeur et presque de révolte : « Si jamais un murmure s'éleva de nos cœurs contre le Saint-Père, ce fut à ce moment-là »²⁶.

Les esprits une fois calmés, on put se consoler à la pensée que parmi les seize tués de la journée on ne comptait pas un seul Canadien. Le corps expéditionnaire ne laisserait donc derrière lui à son départ que huit victimes des fièvres romaines et un noyé. Un dixième trouvera la mort dans un hôpital des suites de blessures reçues en combattant avec ses anciens camarades sur le sol envahi de la France. Et Hugh Murray devenu capitaine tombera l'épée à la main sous les murs de Manrèse en Espagne au service du roi Charles VII.

La reddition de Rome entraîne des conséquences assez pénibles pour les vaincus canadiens. On les évacue d'abord à Civita Vecchia. Avec les Anglais ils sont ensuite dirigés vers Livourne. N'eût été du consul britannique de cette ville et de Mgr Stoner, aumônier des Zouaves de Grande-Bretagne, les fonctionnaires républicains auraient débarqué nos compatriotes sur l'île d'Elbe. Il faut sept jours de pourparlers pour qu'on les laisse s'embarquer avec les autres sujets de la Reine et, après deux semaines de navigation périlleuse, ils abordent à Liverpool. Ils sont reçus comme des héros et logent chez des familles anglaises.

La traversée de retour est très pénible et l'*Idaho* vient si près de faire naufrage que les 200 Zouaves rapatriés offrent un ex-voto s'ils sont sauvés²⁷. Le vaisseau passablement avarié rentre dans le port de New-

²⁵*Bulletin de l'Union Allet*, 25 juin 1874, 123.

²⁶*Ibid.*, 25 septembre 1880, 81.

²⁷Cette relique, fac-similé en argent de l'*Idaho*, est suspendue au sanctuaire de Notre-Dame du Bonsecours, à Montréal.

York le 5 novembre et le lendemain après-midi les Zouaves reviennent dans la métropole canadienne, accueillis par une foule de 50,000 personnes.

Telle est l'expédition des Zouaves canadiens, sorte de pèlerinage militaire, culturel et religieux que de jeunes Canadiens sont allés faire en Italie. En tout, 390 se sont rendus dans la Ville Eternelle, 115 autres, formant le 7^e contingent, ont dû rebrousser chemin à Brest, le conflit étant à peu près terminé en Italie.

Les Zouaves canadiens ont été d'excellents ambassadeurs parmi les troupes de différentes nations : la France, les États-Unis, l'Espagne, la Belgique et le Commonwealth britannique; ils ont également été de grands artisans d'unité nationale, ayant réuni dans leurs rangs des Canadiens d'expression anglaise et française. Rappelons-nous avec fierté nos deux blessés de Mentana : Hugh Murray et Alfred Larocque²⁸.

²⁸The discussion which followed this paper appears on page 40 at the end of the paper given by Sam H. S. Hughes in the same session.